

Une route, des plaines, des hommes (et quelques femmes)

Nebraska, États-Unis, 2013, 1 h 55

Julie Demers

Number 288, January–February 2014

Federico Fellini : le poète, le rêveur et le magicien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Demers, J. (2014). Review of [Une route, des plaines, des hommes (et quelques femmes) / *Nebraska*, États-Unis, 2013, 1 h 55]. *Séquences*, (288), 57–57.

Nebraska

UNE ROUTE, DES PLAINES, DES HOMMES (ET QUELQUES FEMMES)

Mid-Ouest: cœur de l'Amérique. Pays de la route 66, des étendues de terre sans fin. Pilier des valeurs américaines, berceau de la famille, de l'agriculture, du patriotisme et du capitalisme. Le Nebraska noir et blanc filmé par Alexander Payne emprunte certainement au western et au cinéma indépendant américain, mais il a aussi beaucoup à voir avec la crise économique et identitaire qui secoue l'Amérique.

Julie Demers



Remettre le masculin en perspective

Ce n'est plus un secret pour personne Payne a ses obsessions. Dès 2002, il avait filmé ses plaines natales dans *About Schmidt*. Quant à la crise identitaire du sexe fort, il l'avait mise en scène dans *Sideways* et *The Descendants*. Bien sûr, Payne n'est pas le seul cinéaste à s'intéresser aux tourments de l'Américain typique. Depuis le début des années 2000, et plus particulièrement depuis le succès de *American Beauty*, l'homme en crise est à la mode, autant auprès du public que des critiques.

Là où Payne se démarque des Sam Mendes, Paul Thomas Anderson et Steve McQueen, c'est lorsqu'il n'hésite pas à établir un rapport entre le marasme masculin et le territoire. L'homme en crise s'aventure sur les routes pour repousser ses frontières intérieures. À l'image du cerf en période de chasse, le mâle fait le tour de son domaine pour en interroger les limites. Et ce voyage est révélateur. Dans *The Descendants*, Hawaï ne s'avère qu'un bouquet d'apparences; dans *Nebraska*, le Mid-Ouest évoque le rêve américain déchu. Églises placardées, glèbes asséchées, travailleurs au chômage. Filmé par Payne, le Mont Rushmore n'est plus qu'un amoncellement de pierres mal taillées. D'où provient le malaise ?

Pour Payne, le Mid-Ouest est le royaume du cowboy. Libre, fort, individualiste, ce mâle alpha était jadis maître de ses terres, de son bétail et de sa famille. Mais depuis que John Wayne a cessé de tirer sur les Indiens, la crise économique a durement frappé. Le cowboy a dû quitter ses terres, aller travailler en usine, apprendre le métier de camionneur. L'homme absent, la femme est devenue

la maîtresse du foyer. Dans *Nebraska*, comme dans les films précédents de Payne, la femme est la figure forte de la maison. Robuste, bien en chair, elle règle les conflits, gère le foyer. Elle accueille les invités, alimente la conversation. Elle pratique l'adultère, papote fort et crûment. Elle tient les cordons de la bourse, donne des ordres, bouscule. Elle impose les règles jusqu'à forcer le mari à uriner assis. En somme, la femme a pris la place de l'homme. Et toute la place il ne reste plus à l'homme que le divan. Passif, une bière entre les cuisses, il écoute le football. Parfois, il plante sa chaise sur le trottoir et regarde passer les voitures. Il ne parle plus que de moteurs ou de distances entre les villes. Cowboy immobile, il ne rêve plus que de prendre la route sur le dos d'un mustang imaginaire.

Tel est donc le schéma narratif. Alcoolique depuis des années, Woody ne possède plus de permis et son camion a rendu l'âme. Convaincu d'avoir remporté un million de dollars au Nebraska, il entreprend le voyage à pied. Comme c'était le cas dans *About Schmidt*, *Sideways* et *The Descendants*, le périple (même forcé) sera le moment de remettre le masculin en perspective. Quand le fils demande à son père comment il disposera de l'argent qu'il pense avoir gagné, il répond qu'il souhaite s'acheter un pick-up, même s'il sait qu'il ne peut plus conduire. Si l'homme perd son moyen de locomotion et la puissance qui en découle, on ne peut remplacer son attachement (futile, presque animal) au territoire. Darwin n'est pas loin.

Avec *Nebraska*, Alexander Payne ne réinvente sans doute pas l'image contemporaine de l'homme en crise. Il développe cependant des réflexions sur l'identité masculine, précise des projets de mise en scène et réaffirme l'aspect proprement viril du *road movie*. Surtout, il écorche une certaine vision de la femme et, paradoxalement, donne une voix puissante à l'ainée. Ni marâtre, ni parfaite, la femme âgée chez Payne occupe une position dérangeante, tout en demeurant au centre de la structure identitaire et familiale. Si la femme a maladroitement pris la place laissée vacante, c'est à l'homme qu'il revient de redécouvrir la sienne. Un tableau lucide, sans angélisme ni misogynie, qui manquait cruellement au cinéma américain.

■ **Origine:** États-Unis – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 55 – **Réal.:** Alexander Payne – **Scén.:** Bob Nelson – **Images:** Phedon Papamichael – **Mont.:** Kevin Tent – **Mus.:** Mark Orton – **Son:** Joe Iemola – **Dir. art.:** J. Dennis Washington – **Cost.:** Wendy Chuck – **Int.:** Bruce Dern (Woody), Will Forte (David), June Squibb (Kate) – **Prod.:** Albert Berger, Ron Yerxa – **Dist.:** Paramount.